

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 42 (1897)
Heft: 8

Artikel: Les plans de concentration et d'opérations du maréchal de Moltke contre la France
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-337417>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

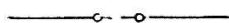
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

médaille de mérite de 1^{re} classe or et la médaille de chevalier de Saint-Georges. En 1857, le lieutenant de Cocatrix passe capitaine, mais il n'occupe ce grade que pendant deux ans. les troupes suisses ayant été licenciées en 1859.

Joseph de Cocatrix rentre au pays. Il est nommé commandant de bataillon et instructeur en chef des milices valaisannes. En 1870/71, il prend part à l'occupation de la frontière. En 1872, il assiste en mission militaire aux grandes manœuvres italiennes en Piémont.

Survient la réorganisation de l'armée suisse en 1874. Joseph de Cocatrix gravit un échelon de plus : il est nommé lieutenant-colonel et prend le commandement du 4^e régiment de fusiliers. Quatre ans plus tard, il passe, avec le grade de colonel, au commandement de la 2^e brigade d'infanterie. C'est à la même époque qu'il fut nommé chef du recrutement de la 1^{re} division, fonction qu'il occupait encore au moment de sa mort.

Tous ceux qui ont eu le privilège de connaître le colonel J. de Cocatrix garderont de lui le souvenir d'un homme aussi bienveillant que consciencieux dans l'application de ses devoirs. Il était entouré de l'estime de tous, aimé de ses camarades, respecté de ses subordonnés. Sa mort cause d'unanimes regrets.



Les plans de concentration et d'opérations du maréchal de Moltke contre la France.

(Avec une planche).

La guerre ne s'improvise pas ; elle s'improvise de moins en moins. La victoire appartient à qui sait le mieux la préparer. Cette vérité vient d'être illustrée une fois de plus par l'exemple de la Grèce, qui a payé de la défaite son manque de prévoyance.

La France aussi a fait cette triste expérience en 1870. En regard de l'insuffisance tant de fois dévoilée depuis, de sa préparation à la guerre, on met les longs et consciencieux travaux du maréchal de Moltke. La publication de la correspondance militaire de ce dernier a permis de les suivre de plus près. C'est à quoi s'est attachée notamment, dans une étude du plus haut intérêt, l'excellente *Revue militaire de l'étranger*¹, rédigée par l'état-major de l'armée française. Cette étude montre

¹ De Moltke. *Plans de concentration et d'opérations*. *Revue militaire de l'étranger*, n° 832. Mars 1897. La *Revue militaire de l'étranger* a bien voulu nous autoriser à reproduire cette étude, ce dont nous lui exprimons ici nos remerciements.

le célèbre homme de guerre allemand travaillant, avec une persévérance que rien ne vient interrompre, à l'élaboration de son futur plan de campagne. Dès sa nomination comme chef du grand état-major prussien, il en trace les premières lignes. Plus tard il y revient, il s'y absorbe, il précise, il améliore, et chaque agrandissement de la puissance militaire de la Prusse, lui permet de perfectionner sa concentration, et d'affirmer mieux les tendances offensives qu'il entend faire prévaloir au jour de l'action.

Le premier mémoire du général de Moltke, rédigé en vue d'une guerre contre la France, dit l'étude à laquelle nous nous référons, remonte au 28 novembre 1857, un mois seulement après son entrée en fonctions comme chef du grand état-major prussien.

« L'offensive principale française, dit cette note, aurait probablement lieu dans la direction Strasbourg-Ulm, pendant qu'une démonstration, destinée à immobiliser les troupes prussiennes sur le Rhin inférieur, serait tentée par Metz et Valenciennes.

» Abstraction faite de la neutralité de la Belgique et de l'hostilité de la Hollande, cette opération secondaire se heurterait, dans l'Allemagne du Nord, à la ceinture des places fortes du Rhin. Par contre, la facilité avec laquelle la France peut réunir de nombreuses troupes à Strasbourg, jeter un pont sur le Rhin, profiter de l'émiettement de l'Allemagne du Sud en petits Etats et de l'isolement des contingents fédéraux, ne permettent pas de douter des succès initiaux de l'ennemi. »

En conséquence, de Moltke propose de laisser sur la rive *gauche* du Rhin un rideau défensif, composé de deux corps d'armée, puis de concentrer sur la rive *droite*, entre Cologne et Mayence, 200 000 hommes destinés à reprendre l'offensive sur l'une ou l'autre rive du fleuve. En même temps, les contingents de Bavière, Wurtemberg, Bade et Hesse se concentreraient entre Germersheim, Rastadt et Stuttgart, dans une position fortifiée sur le Rhin moyen, en attendant d'être secourus par l'Autriche.

En cas de retraite, les contingents de l'Allemagne du Sud devraient se retirer non pas vers l'Est, mais au *nord* du Main, de façon à rejoindre les troupes prussiennes.

Au printemps de 1860, le général de Moltke adresse au roi un nouveau mémoire relatif à une guerre contre la France.

L'armée française, remarque le chef du grand état-major, a le choix entre quatre combinaisons :

1^o Invasion exclusive de la Prusse, en respectant les territoires de la Belgique et de l'Allemagne du Sud. Une telle opération est peu probable, car elle ne fournirait pas à l'adversaire une base de déploiement suffisante ;

2^o Respect de la neutralité belge ; marche simultanée sur le Main par la Moselle et par l'Allemagne du Sud. Cette opération constituerait, pour la Prusse, l'éventualité la plus favorable. Concentrée entre Coblençe et Francfort, derrière le Rhin et le Main, son armée reprendrait l'offensive par Coblençe ou Mayence, et battrait isolément chacune des deux armées françaises ;

3^o Violation du territoire belge et marche par Lille et Metz, sur le Rhin inférieur. Les détachements à laisser en Belgique, en Hollande, devant Luxembourg et Sarrelouis, Mayence et Coblençe, ne permettraient pas à l'armée française d'aborder le Rhin avec plus de 200 000 combattants. Gardant alors la défensive sur le Rhin moyen, les forces allemandes prendraient l'offensive par Wesel et Cologne, et livreraient, vers Aix-la-Chapelle, la bataille décisive, avec une notable supériorité de forces ;

4^o Offensive simultanée contre la Belgique, la Prusse et l'Allemagne ; marche rapide sur le Main en vue d'écraser l'armée prussienne et de la séparer des contingents du Sud. Dans ce cas, le plus avantageux pour la France et partant le plus probable, de Moltke se propose d'opérer *défensivement* derrière le Rhin et *offensivement*, avec la plus grande partie de ses forces, sur le Main.

« Une armée allemande concentrée derrière le Main, et assez puissante pour reprendre l'offensive, protège simultanément les provinces orientales de la monarchie prussienne et toute l'Allemagne du Sud.

» Que l'armée française s'avance de Strasbourg sur Wurtzbourg, Nuremberg ou même sur Ulm, notre concentration derrière le Rhin et notre offensive basée sur le Main menacent ses communications et deviennent un danger pour son flanc. L'invasion de la Franconie ou de la Souabe ne peut être exécutée par l'armée française sans une grande victoire préalable ; attiré par notre position de flanc derrière le Main, l'adversaire sera obligé de nous attaquer. Or la droite de notre

ligne de bataille est protégée par Mayence et se trouve inattaquable ; notre gauche ne peut être abordée par l'armée française qu'en mettant en danger sa ligne de communications.

» Enfin, toute victoire de notre part rejette les Français sur Strasbourg, nous permet de déboucher par Mayence et de transporter l'offensive sur la rive gauche du Rhin. »

Ce mémoire est complété, en novembre 1861, par la note suivante :

« La guerre contre nos voisins de l'Ouest doit être le sujet de nos préoccupations immédiates.

» L'offensive française ne peut guère s'effectuer avec plus de 350 000 hommes ; mais, pour la défense de son territoire, la France pourrait disposer du double de cet effectif.

» Une guerre offensive contre cette nation ne peut donc promettre des succès que dans des conditions particulièrement favorables. Dans la plupart des cas, nous devons nous estimer heureux si nous parvenons à concentrer le gros de nos forces en temps utile derrière le Rhin, et à repasser ensuite ce fleuve.

» La guerre doit donc être surtout envisagée au point de vue *défensif*, ce qui n'exclut pas une offensive ultérieure. »

Cette offensive ultérieure des forces allemandes doit-elle s'effectuer par le Main ou s'efforcer de rejeter les Français de Belgique ?

« L'attaque par la Belgique délivre Anvers et grossit notre armée d'un contingent de 60 000 Belges ; mais elle se heurte aux places fortes du Nord de la France et au camp retranché de Paris. Ses seuls objectifs sont la prise de la capitale et la déchéance de l'empire. Cette opération ne nous procure pas de conquêtes.

» L'offensive par le Main est une opération de moindre envergure, mais d'une réalisation plus aisée. Elle est dirigée contre la frontière de la France la moins bien fortifiée. En outre, *si nous parvenons à conquérir les provinces de la Lorraine et de l'Alsace, il est présumable que nous les conserverons*. Par contre, l'exécution de ce plan implique la défaite de l'armée française dans une ou plusieurs batailles, les sièges de Metz et de Strasbourg, ainsi que la protection de ces sièges par l'armée d'opérations...

» En cas de guerre contre la France, Mayence sert à la fois de *bouclier* et de *glaive* à la Prusse. Cette place forte protège

notre rassemblement derrière le Main, oblige l'envahisseur de l'Allemagne du Sud à attaquer une position presque imprenable ou à effectuer un détour qui découvre sa ligne de communications, et forme enfin le point d'appui de notre offensive dans la seule direction favorable. Sans appartenir à la Prusse, Mayence est, dès maintenant, la première place forte prussienne. »

En juin 1863, le général de Moltke détermine l'effectif des forces françaises au moment d'une déclaration de guerre et étudie les mesures à prendre pour compenser la supériorité numérique de son futur adversaire par une habile concentration des troupes prussiennes.

La France, remarque ce mémoire, occupe en ce moment le Mexique avec 40 000 hommes, la Cochinchine avec 1900 hommes et Rome avec 16 200 hommes. En Algérie, il ne reste que 37 542 hommes, indispensables à la sécurité de la colonie. Près de 100 000 hommes se trouvent donc actuellement engagés en dehors.

En tenant compte de 111 600 soldats de dépôt et d'une nouvelle levée, la France peut mettre en campagne 286 000 combattants. Dans le cas le plus favorable, en admettant que les garnisons des places fortes et la surveillance de la frontière belge n'absorbent que 34 000 hommes, la France disposerait, pour les opérations actives, de 250 000 hommes, qu'elle répartirait vraisemblablement de la façon suivante :

Armée de Metz, environ	45 000 hommes.
» de Strasbourg, au moins	90 000 »
» de Wissembourg et de Bitché, au plus	115 000 »

Pour s'opposer à ces forces, la concentration du gros des armées allemandes peut, d'après de Moltke, s'effectuer dans l'une des trois régions suivantes :

1° *Dans le Palatinat bavarois.* — Théoriquement cette solution serait la meilleure. Elle protège efficacement les territoires de la Confédération allemande et facilite la reprise de l'offensive. Par contre, elle implique le respect par l'ennemi de la neutralité du territoire belge et, pour le commandement des contingents allemands, une direction unique, capable de briser toute velléité de particularisme. « Pour ces motifs, le Palatinat bavarois pourra être occupé pendant le cours des

opérations, mais il ne faudra pas y donner rendez-vous aux forces allemandes » ;

2° *Derrière et au nord de la Moselle.* — En utilisant simultanément les routes et les voies ferrées aboutissant à Cologne, Coblenze et Mayence, il serait possible de concentrer, en trente-trois jours, 200 000 hommes entre Trèves et Coblenze. Cette région a sa droite protégée par la place de Luxembourg, sa gauche appuyée au Rhin, son front renforcé par la puissante barrière de la Moselle. La retraite est assurée par les places fortes du Rhin. « Malheureusement l'ennemi peut atteindre cette ligne avant nous et nous y surprendre, au début des opérations, avec des forces supérieures » ;

3° *Derrière le Main.* — Cette concentration offre toutes les garanties de sûreté et répond à toutes les éventualités.

La longue ligne de 525 kilomètres, comprise entre Wesel et Bâle, exige, dans ce cas, pour sa défense, la formation de trois armées :

Une armée du Rhin inférieur, pouvant se porter rapidement sur la Moselle dans le cas où le territoire de la Belgique serait respecté ;

Une armée du Main ;

Une armée du Rhin supérieur.

L'armée du Main a le choix entre trois partis :

Offensive par Mayence sur la rive gauche du Rhin. Ce parti est le plus désirable, le plus hardi, mais aussi le plus dangereux ;

Défensive en arrière du Main. Le danger de cette solution réside dans la possibilité pour les Français de forcer, près de Mayence, l'aile droite de l'armée allemande, de la repousser sur Cassel et de lui couper ses communications avec le Rhin inférieur ;

Défensive-offensive le long de la ligne du Rhin, entre Mayence et Mannheim. Les Français n'ont la supériorité numérique que pendant la première période de la campagne et ont intérêt à atteindre les troupes allemandes le plus rapidement possible, par le plus court chemin. Il est donc à prévoir que la principale armée française envahira de suite le Palatinat et qu'une armée secondaire, longeant la rive *droite* du Rhin, s'efforcera de faciliter au gros des forces le passage du fleuve. Dans ce cas, le front des armées allemandes se trouverait pro-

tégé par le Rhin, et le flanc gauche par le Neckar. « Placés entre les deux armées françaises, nous pouvons défendre la puissante barrière du Rhin avec peu de monde et tomber avec nos forces principales sur l'armée française secondaire marchant contre le Neckar. »

Dès le succès des armées prussiennes à Kœnigsgrætz, et avant même la signature du traité de Nikolsbourg, de Moltke redoute l'intervention de la France en faveur de l'Autriche, et adresse à M. de Bismarck, le 8 août 1866, un « Exposé de la situation. »

Dans la première partie de ce mémoire, le chef du grand état-major fait connaître ses appréciations personnelles sur la politique qui, selon lui, doit exercer une action décisive au commencement et à la fin d'une guerre, en servant d'abord de base aux projets militaires, puis en utilisant les succès obtenus pour reprendre avantageusement les négociations diplomatiques interrompues. C'est la paraphrase de l'aphorisme de Clausewitz : « La guerre n'est que la politique continuée par d'autres moyens. »

« Si nos voisins, remarque de Moltke, songent à nous ravir le fruit de nos victoires, il serait important de conclure, le plus tôt possible avec l'Autriche, une paix définitive, qui nous rendît la disposition de nos forces vers l'Est et l'Ouest.

» Il serait possible, en effet, que la France réclamât des cessions territoriales incompatibles avec la mission historique de la Prusse, dont le rôle est d'unifier et de protéger la nation allemande.

» De pareilles prétentions rendraient la guerre populaire dans toute l'Allemagne. Dans ce cas et moyennant l'abandon d'une partie ou de la totalité des territoires occupés par nos troupes au Sud du Main, toute l'Allemagne du Sud s'allierait avec nous contre la France. Vu leur degré de mobilisation actuel, les contingents du Sud, soit 80 000 hommes, pourraient être concentrés vers Mannheim en huit à dix jours. »

La seconde partie de « l'Exposé » résume la situation militaire. En cas de guerre simultanée contre la France et l'Autriche, le général de Moltke conseille de laisser, vers Prague, quatre corps d'armée destinés à garder une défensive basée sur les retranchements de Dresde, et de concentrer le gros des forces prussiennes, soit 240 000 hommes, sur la rive droite du Rhin, entre Mayence et Mannheim.

« Du moment où le temps nous manque pour concentrer nos armées dans le Palatinat, nous devons attendre l'offensive ennemie derrière le Rhin. L'occupation des territoires situés sur la rive gauche n'assure pas aux Français la possession de cette région. Ils seront forcés de franchir le fleuve en présence d'une armée allemande, alors que leurs forces seront affaiblies par l'investissement de Luxembourg et Sarrelouis, ainsi que par l'observation des places de Cologne, Mayence, Germersheim, Landau et Rastatt.

» En résumé, la guerre contre l'Autriche momentanément affaiblie et contre la France doit être surtout *défensive*. Vu la grandeur des résultats à atteindre, elle ne doit pas nous effrayer. De simples succès partiels grouperaient à tout jamais l'Allemagne autour de la Prusse, tandis que l'abandon volontaire du moindre territoire national rendrait impossible, dans l'avenir, l'hégémonie de cette nation. »

*
* * *

Les succès militaires obtenus en Bohême augmentent la confiance du général de Moltke dans l'issue d'une guerre contre la France. Son activité semble redoubler. Les mémoires adressés au roi, à M. de Bismarck, au ministre de la guerre, se succèdent à de plus courts intervalles. Ce n'est plus à la défensive derrière la barrière du Rhin, ni même à la défensive-offensive par la tête de pont de Mayence que le chef du grand état-major applique ses efforts; *l'offensive* contre la France va devenir le but de ses travaux.

Aussi, dès qu'au commencement de l'année 1867 l'affaire du Luxembourg menace de déclencher une guerre que de Moltke juge inévitable, ce dernier rédige à la hâte et sans même y apposer de date, un projet de concentration de trois armées sur la ligne Luxembourg—Sarrebruck. Deux de ces armées comprennent chacune 4 corps; l'autre est à 3 corps; enfin, une quatrième armée, rassemblée en arrière des précédentes, doit être formée de 2 à 5 corps, suivant la défection ou la participation des contingents du Sud.

Cette concentration, très dense, de 11 corps d'armée sur un front restreint montre combien de Moltke sait, au besoin, renoncer à l'application d'une de ses maximes favorites: « Marcher séparés et combattre réunis. » (*Getrennt marschieren und vereint schlagen*). Son plan paraît précis; il con-

siste à concentrer toutes ses forces contre la France, à rapprocher les points de débarquement aussi près que possible de la frontière, à marcher en formation très compacte sur son adversaire et à s'efforcer de le battre là où il le rencontrera.

« L'objectif du gros de nos forces est l'armée française qui se trouvera probablement, à ce moment, très près de nous. Dans le cas contraire, nous sommes certains de la rencontrer en nous portant dans la direction Nancy—Pont-à-Mousson. Cette ligne, la plus dangereuse pour l'armée française, peut être atteinte en sept étapes. »

La foi de M. de Moltke dans le succès devient absolue. « Même après la réorganisation projetée de l'armée française, écrit-il au ministre de la guerre¹, et même si 300 bataillons français doivent être portés, à l'avenir, de 700 à 1000 hommes, l'armée de l'Allemagne du Nord disposera encore de la supériorité numérique. La mise sur pied de guerre des formations de campagne nécessite, en France, l'incorporation de tous les réservistes; les nouvelles formations ne pourraient se composer que de recrues ou de volontaires. En Prusse, au contraire, la landwehr fournit un fonds d'anciens soldats capables de participer aux opérations actives. En France, le nombre des pièces d'artillerie va être porté au chiffre de 1014; mais l'effectif des artilleurs instruits ne se trouvera pas augmenté. Or, dès cette année, la Prusse peut partir en campagne avec 1240 pièces. L'année prochaine, l'Allemagne du Nord sera donc complètement en mesure de faire la guerre à la France avec succès, sans avoir besoin d'escompter l'aide des contingents du Sud. La tâche essentielle consiste à concentrer nos forces assez à temps et au bon endroit. »

Enfin, le 16 novembre 1867, de Moltke rédige, pour les chefs de section du grand état-major, la note suivante :

« Si la guerre contre la France éclate au printemps prochain, l'attitude de l'Autriche et du Danemark sera au moins douteuse et nécessitera, tout d'abord, le maintien d'une partie de nos forces contre ces deux nations. »

Les 1^{er} et VI^e corps, ainsi qu'une division du IX^e corps, soit 80 000 hommes, grossis de formations de landwehr, devront, dans ce cas, observer l'Autriche. L'autre division du IX^e corps se concentrera à Düppel, face au Danemark. Il restera donc,

¹ Mémoire adressé au général de Roon, le 15 mai 1867, III, p. 72.

pour prendre l'offensive contre la France, 10 corps d'armée, soit 300 000 hommes, ainsi répartis :

- 1^{re} armée : corps VII et VIII (aile droite) ;
- 2^e » corps III, IV et Garde ;
- 3^e » corps II, XI et X ;
- 4^e » corps V et XII (aile gauche).

En résumé, de Moltke a l'intention de concentrer dans le Palatinat trois armées principales et une quatrième armée destinée non plus, comme dans le projet primitif de 1867, à protéger simplement l'aile gauche allemande, mais à prendre l'offensive contre l'armée française de Strasbourg.

Grâce à cette disposition des forces, l'armée prussienne eût pu opposer à l'offensive française, de quelque côté qu'elle se fût présentée :

Le 25^e jour, deux corps d'armée à Neunkirchen ;

Le 30^e jour, six corps d'armée à Kaiserslautern ;

Le 34^e jour, huit corps d'armée un peu plus en arrière, mais toujours sur la rive gauche du Rhin. « La caractéristique de ce projet de concentration, remarque Verdy du Vernois ¹, consiste dans la disposition des troupes de façon qu'elles eussent *toutes* pu prendre part à l'effort décisif, si leur présence n'eût pas été indispensable sur une autre partie du théâtre des opérations. »

Le 33^e jour, selon de Moltke, les Français ne peuvent avoir dépassé la ligne Neunkirchen—Deux-Ponts ; à cette date, l'armée prussienne doit prendre l'offensive et rencontrer l'adversaire entre Blies et Sarre. Si ce dernier garde la défensive, la marche des armées prussiennes doit être dirigée sur la ligne Nancy—Pont-à-Mousson. Dans un cas comme dans l'autre, de Moltke recommande la « marche en formation très serrée ». (*Bei diesem Vormarsch ist die engste Konzentration nöthig.*)

Après avoir pris ses dispositions en vue d'une concentration qui réponde, autant que possible, à toutes les circonstances probables, de Moltke étudie la conduite à tenir en cas d'attaque brusquée de la part des Français.

Selon lui, une telle opération ne peut être tentée qu'avec des effectifs restreints. Une semblable armée, privée de trains et de convois, renferme en elle-même des éléments de faiblesse incompatibles avec la mobilité et l'aptitude au combat ;

¹ Verdy du Vernois (*Studien über den Krieg*), II, p. 95.

les troupes françaises peuvent donc obtenir des succès partiels, envahir momentanément une partie du territoire ennemi, mais leur force d'expansion se trouvera arrêtée dès que la Prusse leur opposera ses armées mobilisées.

« Nous ne pouvons prévoir, écrit de Moltke le 21 mars 1868, si les Français attendront la fin de leur mobilisation ou s'ils comptent nous envahir de suite avec leurs forces disponibles. Nous, de notre côté, devons n'avoir qu'une seule concentration répondant à cette double éventualité ». En conséquence, le chef du grand état-major propose de ne rien modifier aux principes généraux du groupement des forces allemandes, mais, le cas échéant, d'arrêter sur le Rhin la concentration des armées :

« Dès le 20^e jour, nous disposerions, sur la rive droite du Rhin, entre Cologne et Mayence, de forces telles, qu'une armée de 70 000 Français ne pourrait tenter le passage du fleuve. Ce serait notre tour alors à prendre, aussitôt que possible, l'offensive par Cologne, Coblenze, Mayence et, éventuellement, par Mannheim. »

Le mois suivant — avril 1868 — de Moltke revient encore sur cette question, en précisant davantage les grandes lignes de la concentration allemande et des premières opérations contre l'armée française.

« Si la guerre éclate cette année, dit-il, nous pouvons être à peu près certains de n'avoir à lutter que contre la France seule ; l'intervention de l'Autriche sera enrayée par la réorganisation incomplète de son armée, l'hostilité de la Hongrie et l'attitude de la Russie. Nous pouvons donc concentrer presque toutes nos forces contre la France. »

En laissant provisoirement les VI^e et IX^e corps sur le territoire national, il reste une masse de onze corps d'armée, soit 360 000 hommes, pour entrer en lutte avec les armées françaises. « Notre supériorité numérique deviendra surtout très notable si nous obtenons de l'Allemagne du Sud un concours de 40 000 à 60 000 combattants. »

« La 1^{re} armée (VII^e et VIII^e corps) se concentrera vers Wittlich et tentera de secourir son avant-garde, formée par la garnison de Trèves. Si les Français s'avancent en nombre par le Luxembourg, cette armée se retirera sur la rive droite de la Moselle, vers Bernkastel, en occupant tous les débouchés de la rivière. Si elle n'a pas d'ennemi devant elle, sa

mission sera de se rapprocher de la 2^e armée et de se porter à la même hauteur. En cas de bataille dans le Palatinat, il importe que la 1^{re} armée tombe à temps sur le flanc gauche de l'ennemi.

» La 2^e armée (III^e et IV^e corps) sera renseignée sur les forces ennemies par la 16^e division, laissée à Sarrebruck et renforcée de la 5^e division, transportée de Mayence. Si les circonstances le permettent, les III^e et IV^e corps continueront sans interruption leurs transports stratégiques et seront concentrés sur la ligne Homburg—Deux-Ponts.

» La 3^e armée (II^e et X^e corps, division hessoise), utilisant les voies de terre, marchera immédiatement derrière la 2^e armée et formera réserve.

» La 4^e armée, concentrée vers Landau (corps V et XI, division wurtembergeoise, division bavaroise, brigade bavaroise de Landau), aura pour mission de servir de noyau et de protection aux contingents du Sud.

» L'Allemagne du Sud sera surtout défendue par une vigoureuse offensive de toutes nos forces contre la France. »

Le mémoire fait enfin remarquer que du 22^e au 30^e jour, l'armée allemande pourrait, dans les conditions les plus favorables, se trouver renforcée de la Garde, des corps I et XII, ainsi que de toute l'armée bavaroise. L'ordre de bataille des armées serait alors le suivant :

1 ^{re} armée :	VII ^e et VIII ^e corps	. . .	60,000 hommes.
2 ^e »	III ^e , IV ^e corps et Garde	. .	100,000 »
3 ^e »	I ^{er} , II ^e , X ^e , XII ^e corps	. .	120,000 »
4 ^e »	V ^e et XI ^e corps, 2 corps d'armée bavarois, 1 division badoise, 1 division wurtembergeoise	. . .	140,000 »
			430,000 hommes.

Mais, pour que les armées allemandes atteignent de semblables effectifs, qui assureraient la victoire, il faut à la Prusse la coopération des Etats du Sud.

Le 13 mai 1868, de Moltke convoque à Berlin les attachés militaires de la Bavière et du Wurtemberg, et leur exprime, sur la participation de l'Allemagne du Sud à une guerre contre la France, certaines opinions consignées le jour même dans la note suivante adressée à M. de Bismarck :

« Etant donné le traité d'alliance offensif et défensif conclu avec l'Allemagne du Sud, il suffit théoriquement que les con-

tingents du Sud soient mobilisés en temps voulu et placés sous les ordres du roi de Prusse, devenu généralissime des armées allemandes dès la déclaration de guerre contre la France. Pratiquement, il en est autrement.

» Un traité d'alliance offensif et défensif n'est qu'une forme imparfaite d'aide mutuelle, et n'a d'autre valeur que l'appui isolé de chaque partie contractante. Sous ce rapport, l'importance des différents concours prêtés n'est nullement comparable.

» L'Allemagne du Nord fournit une armée ; l'Allemagne du Sud ne donne que des contingents. La Prusse a un généralissime ; le Sud ne dispose que d'un commandant des troupes fédérales, et ne peut, avec la meilleure volonté du monde, nous offrir qu'un assemblage hétérogène de troupes.

» La différence entre une armée homogène et un amalgame de contingents fédéraux ressort suffisamment des événements de 1866....

» Les intérêts particuliers ne peuvent être réduits au silence que dans un Etat unifié ; ils prévalent toujours dans un traité d'alliance. Il s'agit donc moins d'exiger de l'Allemagne du Sud l'exécution d'un plan d'ensemble conforme aux principes de la stratégie, que de lui demander ce qu'elle peut accorder en tenant compte de sa sécurité particulière.

» Or l'offensive immédiate avec des forces supérieures transporterait la guerre sur le territoire ennemi et protégerait indirectement *toute* l'Allemagne. Aucun Etat ne refuserait d'y participer. Malheureusement, ce plan implique une initiative politique et un degré de mobilisation dont l'Allemagne du Sud est provisoirement encore incapable.

» Il faut donc surtout envisager la protection des pays du Sud.

» Selon moi, le Rhin inférieur et le Rhin supérieur seraient surtout protégés par la concentration d'une armée sur le Rhin moyen. Mais, pour que l'Allemagne du Sud partage cet avis et nous accorde sa confiance, elle doit être certaine que nous y serons concentrés à temps et avec des effectifs suffisants. *Cette assurance, je la donne.* »

Profitant du concours militaire promis par les Etats du Sud, de Moltke élabore un nouveau plan de concentration en vue d'une guerre qui lui paraît désormais certaine. Le nouveau mémoire, rédigé en 1868, rectifié en janvier et en mars 1869,

est intitulé : *Concentration initiale de l'armée en cas de guerre avec la France seule*, et débute en ces termes :

« En cas de guerre avec la France seule, nous avons l'avantage de pouvoir concentrer toutes nos forces dans le Palatinat bava- rois, en utilisant six voies ferrées indépendantes.

» S'ils veulent faire rendre son maximum à leur réseau ferré, les Français sont obligés de se concentrer autour de Metz et de Strasbourg, en deux groupes séparés par les Vosges qui nous permettront de manœuvrer, au début des opérations, sur la ligne intérieure.

» Il serait peu judicieux d'employer une partie de notre armée de campagne à la défense *directe* du Rhin inférieur. Cette partie du fleuve se trouve protégée par la neutralité de la Belgique et, en cas de violation de ce royaume, par son éloignement de la frontière française. Concentrés dans le Palatinat, nous sommes aussi près d'Aix-la-Chapelle et de Cologne que ne le sont les Français massés à Thionville et Mézières. Nos opérations, dirigées de la rive gauche du Rhin sur la Moselle, prennent à revers toutes les tentatives françaises faites sur le Rhin inférieur, et les obligent à faire front vers le Sud...

» La meilleure protection de la forte barrière du Rhin inférieur et de la faible ligne du Rhin supérieur réside dans l'offensive énergique dirigée contre la France avec des forces supérieures. En conséquence, il y aura lieu de constituer quatre armées :

1 ^{re} armée (aile droite), vers Wittlich, VII ^e et VIII ^e corps	60,000 hommes.	
2 ^e armée (armée principale), vers Neunkirchen et Hombourg, III ^e , IV ^e , X ^e corps et Garde	130,000	»
3 ^e armée (aile gauche), vers Landau, V ^e et XI ^e corps	60,000	»
Eventuellement, deux corps d'armée de l'Allemagne du Sud, la division wurtembergeoise et la division badoise	80,000	»
4 ^e armée (réserve), en avant de Mayence, IX ^e et XII ^e corps	60,000	»
Et éventuellement les I ^{er} , II ^e et VI ^e corps.	100,000	»
» En vue de l'offensive, nous disposons donc sûrement de		

300 000 hommes de troupes prussiennes et, en cas de circonstances favorables, de 500 000 combattants... »

Le mémoire conclut que, le 20^e jour de la mobilisation, l'armée prussienne a déjà rassemblé 300 000 hommes, que les trains arrivent du 23^e au 24^e jour, et que l'offensive peut être prise le 22^e jour. « La concentration projetée permet d'accepter le 20^e jour, et probablement, avec la supériorité numérique, une bataille défensive en avant du Rhin, puis de franchir offensivement la frontière le 22^e jour. »

Presque simultanément à cette note, de Moltke rédige un autre mémoire, en partie reproduit dans l'ouvrage du grand état-major prussien¹ et intitulé : *Concentration des armées allemandes en cas de guerre simultanée contre la France et l'Autriche*. Ce travail porte l'annotation : « Valable aussi pour l'année 1870. »

« Si la situation politique entraîne une guerre entre la France et la Prusse, l'attitude de l'Autriche sera nettement hostile ou au moins douteuse.

» En opposant à chacune de ces deux puissances la moitié de nos forces, nous serions des deux côtés inférieurs en nombre. Il faut donc déterminer d'abord l'ennemi en face duquel nous garderons la défensive, afin de prendre l'offensive avec la plus grande partie de nos corps d'armée contre l'autre adversaire.

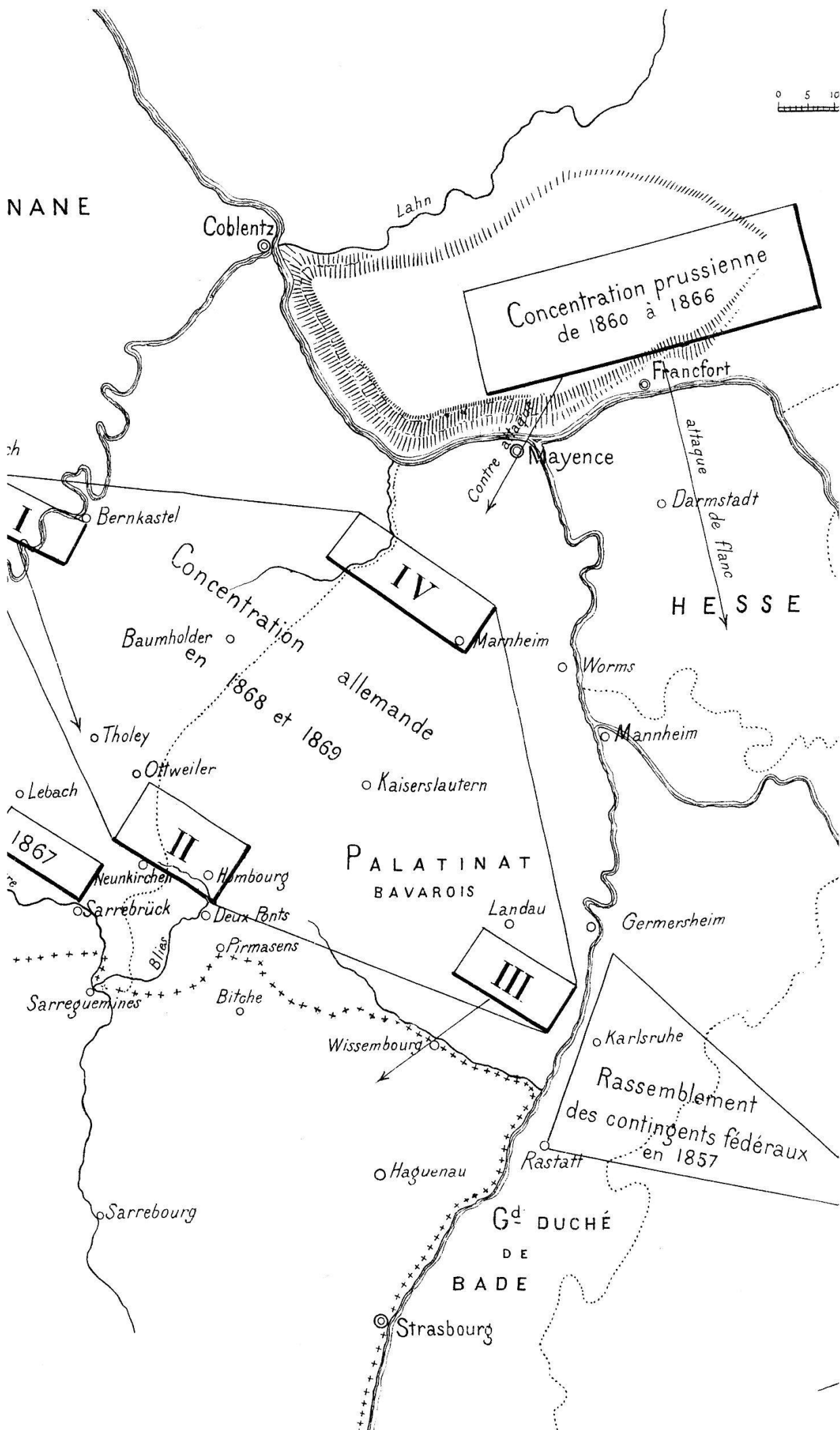
» Sans doute, le Rhin et ses places fortes constituent une barrière comme il n'en existe point en face de la frontière autrichienne ; défendue par 100 000 hommes, elle pourrait défier tout adversaire pendant six semaines.

» Mais, en cas de défensive sur cette frontière, l'Allemagne du Sud, serait sinon contre nous, du moins pas avec nous... La France est non seulement l'adversaire le plus dangereux, mais aussi le premier prêt.... Je propose donc l'emploi de 10 corps d'armée pour l'offensive contre la France, et de 3 corps d'armée en vue de la défensive contre l'Autriche...

» Le plan d'opérations contre la France se résume à rechercher la principale armée ennemie et à l'attaquer là où nous la rencontrerons. La seule difficulté consiste à exécuter un plan si simple avec des masses de troupes.

» Pouvons-nous, sans crainte d'être dérangés, nous con-

¹ *Historique du grand état-major prussien*, volume I, p. 73.



centrer au delà du Rhin, dans le Palatinat et jusque sur la frontière française? Je n'hésite pas à répondre *oui*.

» Notre mobilisation est préparée jusque dans ses moindres détails. Six voies ferrées indépendantes aboutissent entre le Rhin et la Moselle. Le 12^e jour, les premières troupes peuvent débarquer près de la frontière française. Le 15^e jour, deux corps d'armée s'y trouvent rassemblés. Le 20^e jour, nous disposons de 300 000 hommes et, le 24^e jour, les armées possèdent tous leurs trains ¹.

» Des forces comme celles que nous réunissons contre la France ne peuvent naturellement opérer que groupées en plusieurs armées. Il serait difficile, sans nuire notablement à la rapidité de la concentration, de concevoir un autre groupement que le suivant :

1 ^{re} armée : VII ^e et VIII ^e corps (aile droite), vers Wittlich	60,000 hommes.
2 ^e armée : III ^e , IV ^e , X ^e corps et Garde (centre), vers Neunkirchen et Hombourg	130,000 »
3 ^e armée : V ^e et XI ^e corps, corps mixte badois-wurtembergeois et brigade bavarois (aile gauche), à Landau et Rastatt	99,000 »
(Avec la participation des deux corps bavarois, la force de cette armée s'élèverait à 130 000 hommes.)	
Armée de réserve : IX ^e et XII ^e corps, en avant de Mayence	63,000 »
Total . . .	353,000 hommes.

Ou, avec la participation des deux corps bavarois 384,000 »

» Dans le cas où l'on ferait la guerre à la France seule, on transporterait également les I^{er}, II^e et VI^e corps, soit 100 000 de plus. »

Après avoir préparé la mobilisation, assuré la concentration des armées allemandes dans le Palatinat et obtenu le concours de tous les contingents du Sud, il reste au général de Moltke à faire connaître aux chefs de section du grand état-major les

¹ Dans une annotation faite en 1870, ces dates du 12^e, 15^e, 20^e et 24^e jour sont remplacées par celles du 10^e, 13^e, 18^e et 20^e jour.

bases du plan d'opérations contre l'armée française. C'est ce qu'il expose, le 6 mai 1870, dans une conférence qui débute en ces termes :

« Les opérations contre la France vont consister à franchir en formation serrée la frontière française jusqu'à la rencontre de l'armée ennemie, et à lui livrer bataille.

» Direction générale de la marche : Paris. C'est dans cette direction que nous avons le plus de chances de rencontrer l'adversaire.

» Sur la ligne reliant le Palatinat à la capitale de la France se trouve le camp retranché de Metz ; cette place sera tournée par le Sud et simplement observée.

» Le premier objectif de marche, si nous ne livrons pas une bataille auparavant, est constitué par la partie de la Moselle comprise entre Lunéville et Pont-à-Mousson.

» Dans cette marche, la 2^e armée se trouve en première ligne, la 4^e armée en seconde ligne ; les deux flancs sont protégés par la 1^{re} et la 3^e armée. Notre initiative va imposer sa loi à l'adversaire. »

L'idée générale se dégageant de cet ordre est l'offensive des trois armées allemandes.

L'attitude hésitante de l'armée française depuis la déclaration de guerre du 15 juillet, laisse supposer que la *I^{re} armée* allemande pourra se trouver concentrée le 4 août, soit le 20^e jour de la mobilisation, dans le triangle Tholey—Lebach—Ottwiller ; en cas d'offensive française, elle doit se réunir à Baumholder.

Sa double mission consiste à protéger les provinces rhénanes contre une agression française, puis à tomber sur le flanc gauche de l'adversaire en subordonnant ses mouvements à ceux de la 2^e armée ; recommandation dont l'exécution provoque entre le général von Steinmetz et le chef du grand état-major certains conflits révélés par le passage suivant d'une lettre de M. de Moltke ¹ :

« L'action séparée d'une de nos armées contre un ennemi probablement concentré, ne conduirait qu'à la défaite. Pour l'exécution des ordres reçus, chaque commandant d'armée gardera son entière liberté ; mais l'action d'ensemble ne peut être dirigée que par Sa Majesté. »

La *II^e armée* est l'armée directrice ; elle a pour mission de

¹ Lettre du 5 août 1870 au général v. Steinmetz, III, page 196.

se trouver, le 6 août, en avant des bois de Kaiserslautern et de marcher sur la ligne Neunkirchen—Hombourg. Cette masse principale des forces allemandes attaquera le front de l'armée française partout où elle la rencontrera, et sera secondée par l'action de flanc de la 1^{re} armée.

La *III^e armée* doit franchir, le 4 août, la frontière française à Wissembourg, prendre l'offensive vers le Sud, sur Haguenau, puis, de là, marcher sur Sarreguemines, en assurant la protection de son flanc gauche. « Cette armée jouira de la plus absolue liberté pour l'exécution de sa mission. La présence du Hardt lui interdit momentanément toute action d'ensemble immédiate avec la II^e armée. L'unité des efforts est subordonnée aux mesures prises par l'ennemi ». Néanmoins « la participation des trois armées à la bataille décisive constitue le but à atteindre ; aussi, le grand quartier général s'efforcera de régler les mouvements en conséquence ¹. »

Ce plan de concentration et d'opérations contient en germe les victoires des armées allemandes ; ses conséquences sont : Wissembourg, Spicheren, Wœrth et les batailles livrées autour de Metz.

* * *

De 1857 jusqu'au 6 mai 1870, de Moltke n'a pas rédigé moins de vingt notes ou mémoires relatifs aux opérations militaires dirigées contre la France. D'année en année, le chef du grand état-major perfectionne les détails de son œuvre, accélère la rapidité de la mobilisation, rapproche de la frontière française le débarquement des troupes allemandes et imprime à ses projets un caractère plus nettement offensif.

On a vu que le premier mémoire, daté du 28 novembre 1857, reflète les préoccupations d'une époque où les préparatifs militaires de la Prusse ne sont pas encore à hauteur de ses visées ambitieuses et où le prestige de l'armée française interdit à l'Allemagne de prendre l'initiative des mouvements. Le très modeste projet du général de Moltke consiste à laisser contre la France un rideau de troupes prussiennes sur la rive gauche du Rhin, et à concentrer 200 000 hommes derrière la rive droite, entre Cologne et Mayence. A ce plan, purement défensif, vont bientôt succéder des intentions plus agressives.

Dès l'année 1860, de Moltke envisage le cas d'une défensive

¹ Lettre du 4 août 1870 au général v. Blumenthal, III, page 192.

derrière le Main, avec faculté de déboucher sur la rive gauche du Rhin, par Mayence « bouclier et glaive » de la Prusse. Cette contre-offensive eût eu pour but « la prise de Paris et le renversement de l'empire français. »

Développant la même pensée, le mémoire de 1861 observe que « la guerre contre la France doit avoir, à l'origine, un caractère défensif n'excluant pas une offensive ultérieure ». Pour la première fois, de Moltke exprime le désir d'agrandissements territoriaux, aux dépens de la France, par la conquête des territoires d'Alsace-Lorraine.

En 1863, ce général signale la valeur du Palatinat bavarois pour la réunion des armées prussiennes. Théoriquement, cette concentration lui semble la plus parfaite ; mais elle implique le respect, par l'adversaire, de la neutralité belge, et, pour l'armée prussienne, une rapidité de mobilisation qui n'est pas encore atteinte. Après avoir examiné la concentration idéale, de Moltke revient à ses anciens projets de groupement derrière le Main, qu'il qualifie de mesure sage et facilement exécutable, nécessitée par l'état politique de l'Allemagne et l'initiative des opérations laissée à l'armée française.

Deux ans plus tard, à l'issue des événements du Danemark ¹, le chef du grand état-major étudie les bases d'une action de la Prusse contre la France. « Le problème, fait-il remarquer, n'est pas insoluble. Pour une guerre offensive, la France ne dispose que de 270 000 hommes. Même si, abandonnant son alliée l'Italie, la France concentre toutes ses forces sur le Rhin, la Prusse pourra lutter *seule* contre elle, sans le secours des contingents du Sud. »

Les événements politiques et militaires de 1866 augmentent encore sa confiance dans le succès. Désormais il faut, selon lui, empêcher la France, même au prix d'une guerre, de prendre en Allemagne des compensations territoriales qui diminueraient d'autant le domaine ultérieur des Hohenzollern. Bien que cette guerre doive être, au début, défensive, il ne faut pas hésiter à la déclarer ; elle réalisera l'unité allemande et « groupera à tout jamais l'Allemagne autour de la Prusse. »

La concentration dans le Palatinat lui paraît, à cette époque, devenue réalisable. L'essentiel est d'y rassembler ses forces avant que les Français n'y aient pénétré. Si cette condition

¹ Lettre du 7 mars 1865 au général de Roon, ministre de la guerre, II, page 28.

se trouve remplie, il faut accepter la bataille vers Marnheim, au nord-est de Kaiserslautern, résister avec l'armée du centre et opérer avec la 1^{re} armée, concentrée sur la Moselle, contre l'aile gauche française. « En cas de bataille dans le Palatinat, l'effet serait décisif si la 1^{re} armée pouvait tomber à temps sur l'aile gauche des Français. »

L'année 1867 voit surgir l'affaire du Luxembourg et rend un instant la guerre imminente. De Moltke n'hésite pas à proposer la concentration de toutes les forces prussiennes sur la ligne Luxembourg—Sarrebruck, et la marche en ordre très serré dans la direction Nancy—Pont-à-Mousson. Si, contrairement aux prévisions de la diplomatie, l'Autriche se déclare en faveur de la France, il suffira de rester sur la défensive en Saxe et en Silésie ; une première victoire de l'armée prussienne contre la France fera rapidement rentrer dans son fourreau l'épée à moitié tirée de l'Autriche.

Au printemps suivant ont lieu des négociations en vue d'assurer à la Prusse le concours des contingents de l'Allemagne du Sud. De Moltke semble n'accorder à la fidélité de ses alliés qu'une confiance médiocre, et s'efforce de ne rien exiger d'eux qui ne paraisse favorable à leurs propres intérêts. La concentration de toutes les forces allemandes dans le Palatinat, remarque-t-il avec insistance, couvre directement l'Allemagne centrale et indirectement toute l'Allemagne du Sud ; l'invasion de la France écartera les fléaux de la guerre du sol national, dont la meilleure protection réside « dans une offensive profonde, exécutée avec toutes les forces disponibles, sur le territoire français ». D'ailleurs, de Moltke a pris ses précautions pour se passer, au besoin, d'alliés infidèles ou récalcitrants ; l'armée prussienne lui semble suffisante pour vaincre la France avec ses seuls moyens.

Cette opinion sur la valeur des alliances offre aux Allemands un intérêt particulier, signalé récemment en ces termes par une feuille militaire ¹ : « A une époque où la triple alliance est en honneur chez nous, on ne saurait attacher trop d'importance à une semblable appréciation. La triplice actuelle n'est, en effet, autre chose que l'alliance, sur une plus vaste échelle, de la Prusse et des petits Etats de l'Allemagne du Sud. »

Avec l'année 1869, de Moltke voit approcher la réalisation

¹ *Deutsche Heeres Zeitung* du 25 avril 1896.

du but poursuivi depuis bientôt treize ans. Il condense ses projets dans deux mémoires « valables pour 1870 », qui indiquent les grandes lignes de la concentration de quatre armées dans le Palatinat. Ce plan sera rigoureusement exécuté, sauf pour la 4^e armée dont les corps se trouveront répartis entre les trois autres armées au moment de la déclaration de guerre.

L'outil est préparé ; en vue de son prochain fonctionnement, de Moltke convoque, le 6 mai 1870, les chefs de section du grand état-major et leur fait connaître le plan d'invasion qui se résume dans cette phrase : « Les opérations contre la France consisteront simplement à envahir le territoire ennemi en formation très concentrée, à rencontrer l'armée française et à lui livrer bataille. »

Le succès de la campagne justifie rapidement ces prévisions et démontre l'excellence d'une méthode de travail pouvant se définir ainsi : n'envisager qu'un seul but à la fois et en poursuivre la réalisation avec la plus extrême opiniâtreté ; abandonner le moins possible au hasard et se ménager toujours le bénéfice de la supériorité numérique ; ne rien exiger de ses alliés au delà de leurs propres intérêts ; enfin, et surtout, s'en remettre absolument, pour l'exécution des détails, aux officiers de son état-major et aux commandants des troupes.

La confiance dans l'initiative et l'intelligence des exécutants est érigée par lui à l'état de règle absolue. « Ne pensez pas, écrit-il au général *v. Blumenthal*¹, qu'une fois vos troupes engagées je songerai à diriger vos opérations par des ordres venus d'en haut. Tous mes efforts tendront à empêcher une semblable limitation de votre initiative. Seules, les directives générales relatives à l'offensive ou à la défensive émaneront du grand quartier général de Sa Majesté, les mouvements des différentes armées se trouvant nécessairement en étroite corrélation. »

Grâce à cette division du travail, dont l'idée est basée sur une confiance absolue dans l'unité de doctrine des états-majors et des commandants de troupes, les plans du général de Moltke sont favorisés par le succès au delà même de ses espérances. Il lui est ainsi donné d'exécuter sur le champ de bataille les projets élaborés en temps de paix, de préparer et d'écrire ses campagnes. Sa correspondance, si sobre de style

¹ Lettre du 9 juin 1866, tome II, page 204.

et riche d'idées, va, sans doute, servir de base à de nouveaux travaux et devenir un ouvrage classique de littérature militaire.

Passage des Mosses par un régiment d'artillerie en 1897.

RÉFLEXIONS D'UN INDIGÈNE ¹

A 1440 m. d'altitude, à une portée de pistolet du point culminant de la route des Mosses, sur la façade de la maison de la Preisaz et au-dessous du verset de la Bible qui ne manque jamais sur une maison aux Ormonts, on lit, peinte en grandes lettres sur une planche d'arole, l'inscription suivante : « Les » 24 et 25 janvier les batteries vaudoises 3 et 4 ont passé les » Mosses. La première pièce de la 4^e batterie est arrivée à » 1 ¹/₂ h. de l'après-midi. » Suivent les noms du chef et des servants.

Le Col des Mosses ne peut être comparé aux grands cols des Alpes : Simplon, Bernina, Splügen, desservis aussi par les postes fédérales toute l'année. Mais, par suite de sa direction N.-S. et de l'encaissement de la route, c'est un tiroir à neige où la circulation est souvent interrompue malgré le trafic incessant des habitants qui passent l'hiver dans ces parages.

Son voisin, le col du Pillon, avec ses 1600 mètres, serait plus accessible ; mais, comme la contrée n'est pas habitée en hiver, *le chemin* n'est pas *ouvert* et ne devient praticable qu'à partir des mois d'avril ou mai.

La couche de neige varie sensiblement d'une année à l'autre, de même que la température. On raconte qu'en 1813 la neige n'a pas disparu complètement pendant l'été dans la vallée. Plus récemment, en 1891, il a gelé chaque nuit pendant l'été, et le bassin des fontaines a eu régulièrement sa croûte de glace. Il n'est pas rare de voir employer le traîneau en septembre, et la règle est que quand on vendange à Aigle on sort la luge aux Mosses. Au printemps, la route se déblaie en avril ou mai, et j'ai souvenance d'une certaine année où un de mes

¹ Ce travail nous a été envoyé après la publication du second article sur le même sujet, publié dans notre numéro d'avril ; nous le donnons cependant tel quel ; il renferme quelques renseignements nouveaux et confirme sur plusieurs points les conclusions auxquelles était arrivé l'auteur de l'article précédent, M. le 1^{er} lieutenant Cérésolle. (Réd.).